

1942

Dr Ludwig MANN

*Les déportations de l'été 1942
Héroïsme à Gurs*

Texte publié dans le bulletin trimestriel
Gurs Souvenez-vous, n° 136, septembre 2014, p. 4-11

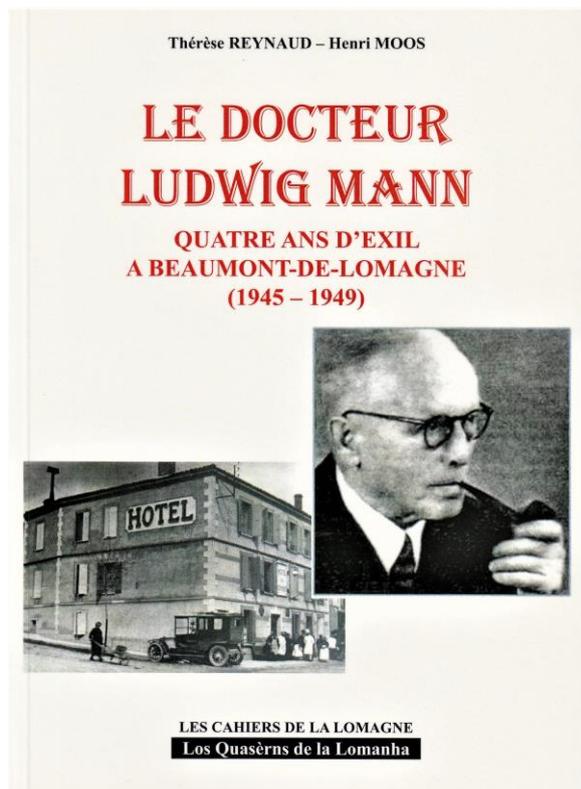
Texte rédigé par Henri Moos, petit neveu de Ludwig Mann.

Le Dr Mann fut interné au camp à l'époque de Vichy. Il appartenait au groupe des internés venus du pays de Bade, déportés à Gurs le 22 octobre 1940. Au camp, il occupait la fonction difficile de « médecin-chef » des médecins internés, fonction à ne pas confondre avec celle de médecin-chef du camp, ce poste étant occupé par un médecin français, le Dr Jacquot.

En tant que « médecin-chef » des médecins internés du camp, il assista aux départs en convoi de l'été 1942, c'est-à-dire aux déportations vers Drancy et Auschwitz. Il en a tiré les lignes suivantes, rédigées semble-t-il vers 1945-46. Le titre « Héroïsme à Gurs », est du Dr Mann.

Les intertitres ne figurent pas dans le texte original. Ils ont été insérés par la rédaction du bulletin, pour faciliter la lecture de ce texte puissant et douloureux.

En 2019, Henri Moos et Thérèse Reynaud ont publié l'ouvrage ci-dessous sur le séjour de Ludwig Mann en France.



Je sais beaucoup de choses sur eux concernant la France de Laval et Pétain, on les a fait tourner en rond, traqués, fait prisonniers, rassemblés au camp de Gurs. Je suis allé dans un îlot où ils s'étaient entassés, je les ai vus dans de sombres baraques dans cet état déconcertant, ils déambulaient les yeux vides, hagards, ils se laissaient dépérir.

C'était des personnes jeunes ou âgées de tous les pays et surtout de cette Allemagne d'autrefois.

Ces êtres vivaient dans un endroit réduit entouré de barbelés, ils étaient manipulés comme « du bétail le jour du marché ».

De là les malheureux furent conduits à Drancy.

Ne demandez pas comment vous mettriez de côté votre journal et cela dans votre logis où vous êtes bien au chaud ! Votre mauvaise conscience, votre tristesse vous envahirait, vous ne pourriez plus vous concentrer sur votre lecture.

A Drancy était installé le principal centre dédié à « l'abattage humain ». De cet endroit les déportés rejoignirent directement les camps de la mort à travers l'Allemagne.

A travers leurs quêtes de nouvelles et les annonces de décès ils ne comprirent pas ce qui les attendait. Ils s'attendaient toutefois au pire ! Nous avions le sentiment que ce départ ne conduirait pas à un « au revoir ».

Beaucoup de choses furent racontées *de source sûre* ! Une fois un cheminot Allemand ayant fui vers la Suisse avait raconté qu'il ne supportait pas de voyager en train avec des Juifs destinés à être gazés. Cette nouvelle, personne ne l'a crue, nous n'arrivions plus à nous représenter cela ; en français cela s'appelle des *bobards* ; nous considérions cela comme des bobards de camp.

Il était dit: l'Allemagne a besoin de main d'œuvre ; nous ne connaissions rien et de ce fait, nous nous comportions comme si nous savions tout concernant ce sujet, nous le sentions, c'était dans l'air !

Déportations de Gurs

Un jour pourtant je fus surpris ! Je vis dans mon infirmerie, dans la partie dédiée aux maladies mentales une femme physiquement atteinte dans son corps, allongée sur une civière qui venait d'être déposée au lieu de rassemblement (donc déplacée vers le lieu dont on connaissait la destination !) Lorsque j'ai appris cela, j'ai interpellé le médecin en chef du camp qui me répondit ce qui suit:

- Préférez-vous que de jeunes personnes perdent la vie ?
- Mais de qui parlez-vous ?
- Elle doit être livrée en remplacement
- Oui, livrée comme au marché aux bestiaux !

Tout d'un coup je n'étais plus surpris, mais par contre j'apprenais ! J'essayais diverses possibilités d'aide, et en raison de mes connaissances, j'essayais de sauver le frère de ma femme sélectionné pour être convoyé par un transport vers l'enfer !

Au milieu d'un entretien il sortit avec moi. Bien qu'ayant 64 ans, selon l'administration du camp il était à l'âge supérieur des sexagénaires, donc destiné à être déporté !

Une tentative de le faire libérer ne réussit pas, il n'aurait pas supporté qu'un autre à sa place puisse être déporté.

Il était un des héros des plus discrets, pourtant personne ne le prit pour cela !

Il constata à Drancy vers quel but il avait été entraîné ! Il nous envoya un dernier message, une simple carte postale : « *Que D vous bénisse !* » Depuis lors, chaque jour nous pensons à ce croyant en D, ma femme et moi. Rappelez-vous il y en eut encore d'autres.

Et justement à cause de mes connaissances, je vécus le bouleversant héroïsme de trois hommes et une femme.

Sur leur sort nous étions désespérés, pour eux nous pleurons.

Oui, j'entends à nouveau le brouhaha dans les sombres baraques, je vois les malades et les soignants de l'infirmerie des hommes, sans les infirmiers. Ceux-ci sans que je le sache auraient déjà été envoyés vers l'inconnu. J'entends à nouveau une voix qui me prie d'envoyer un message quelque part.

Je revois tout à nouveau, dans ce petit centre, nous vivions dans une chambre, nous dormions dans des lits, je ne désire rien oublier, vous-même, vous ne devriez rien oublier non plus dans vos tâches et vos soucis ! C'est pourquoi, ayez pitié pour les faibles et honorez ces héros avec respect sans les oublier.

Déportation de Johanna Geissmar

Cette femme était médecin, petite, pale, ses yeux avait un regard pur, elle illuminait l'esprit des enfants, elle était l'ancienne pédiatre d'Heidelberg et s'était occupée d'eux. Je la connaissais depuis plusieurs années ; son intuition sans pareil se développa à Gurs, elle se découvrit une âme de mère. Les femmes de cet îlot se sentaient en sécurité auprès d'elle, surtout lorsque l'infirmerie avait été déplacée à Gurs. C'était un bon hôpital, bien qu'il se trouvait dans une baraque construite avec des planches très minces posées et non collées.

Johanna Geissmar et ses trois aides régèrent comme si elles n'étaient pas prisonnières et oublièrent qu'elles étaient à Gurs.

Le médecin du camp et son représentant essayèrent même de la retenir;

« Peut-être, réussirais-je à retrouver mes sœurs » me dit-elle. Elle savait qu'elles avaient été déportées depuis Munich. « C'est aussi très bien si le médecin nous accompagnait ! »

Egalement dans le hall, des camions stationnaient devant le bâtiment.

Les camions étaient conduits à la gare. Alors les uns et les autres vinrent vers elle pour se faire écouter. Chacun recherchait son accord, mais il n'y avait rien à faire ; elle recherchait les siens, elle ne voulait pas laisser tomber ses camarades les plus pauvres, elle ne voulait pas non plus qu'un autre en dernière minute soit embarqué à sa place.

Elle resta ferme et s'assoupit pendant un temps sur une chaise ; ensuite elle alla rejoindre les autres et monta dans un camion.

Nous n'avons jamais plus entendu reparler d'elle. Egalement, nous n'avons plus entendu parler de ses sœurs qu'elle désirait retrouver.

Calme et résolue, elle suivit son chemin vers ses sœurs... ou vers la mort.

Les nombreux hommes et femmes au dehors, dans une soit disant liberté furent ramassés, rassemblés et amassés dans l'îlot, ils furent enfermés derrière une double haie de fils de fer de barbelés et surveillés par des S.S et la milice. Je retrouvais toujours des connaissances.

Mon poste comme médecin chef des internés me facilita les déplacements.

Au premier moment, on a oublié où on était et l'on se raconte son expérience depuis le 22 octobre 1940, ou alors depuis l'évacuation de Gurs. Mais bientôt il fallut assumer le poids de la destinée. Celle-ci rassemble et comprime nos pensées ensemble vers tous les malheurs.

Que deviendrons-nous ? Où serons-nous envoyés ? Au Ghetto de Theresienstadt ? Peut-être à Lublin ? Quelque part pour travailler en Haute Silésie ou pour l'industrie de guerre, en Saxe, en Styrie (région d'Autriche) ou au sud de la Bavière, quelque part dans l'inconnu !

Déportation de Mme Strauss

Je vous en parle. Un jour, l'épouse de mon confrère de jeunesse Julius Strauss, ancien pédiatre de Mannheim, était avec la femme de Leo Spiegel, connu comme l'incontournable avocat de la ville Constance. Ils venaient d'être arrêtés dans une pension privée à proximité de

Paupar ; la milice et amenés au centre de rassemblement des Juifs destinés à être transportés jusqu'à Gurs. C'est là que je trouvais cette pauvre femme qui n'avait pas encore 60 ans, les deux souffraient d'hyper-tension et ils étaient désespérés !

Notre rencontre leur donna de l'espoir. Ils étaient impatients, assis sur des sacs de paille ! Ou bien ils se tenaient près d'une porte de baraque à proximité du mur de fils de barbelés. Ils m'appelèrent pour me demander si je venais les voir.

Elle demanda si elle devait téléphoner aux hommes pour qu'ils viennent. Mais c'était difficile d'obtenir l'autorisation. En fin de compte c'était superflu car le matin suivant les hommes étaient arrivés et, des profondeurs de l'âme, vinrent les mots que nous évoquions comme des vagues de la mer et des courants de l'abîme soutenu par ce flot, pulvérisé par un mouvement tourbillonnant. Les discussions se prolongèrent sans fin.

Détachés ils étaient, les réponses reçues ne correspondaient jamais aux questions posées.

Malgré tous les entretiens, ils restèrent seuls avec des questions sans réponses.

Nous étions figés dans le désespoir, nous ne connaissions qu'un destin temporaire et infâme. Dans cette sombre nuit, la vie vacillait.

Le chœur accompagnait les héros de la tragédie antique

Mais dans l'esprit humain ce chœur restait sans mot. Il chantait les notes de la destinée de ces femmes, qui devaient être transportées vers un pays inconnu ! De ce district, personne ne devait revenir. Cette pensée monta jusqu'à mes lèvres.

Que faire ?

Les hommes me demandèrent : « *qu'en penses-tu, devons-nous partir avec eux ?* »

J'entends les voix féminines dire : « *Docteur, mon mari doit rester ici* », « *Docteur, dois-je partir seule ?* », « *Docteur, je suis tellement malade !* », « *Docteur, veuillez le dire au médecin chef...* »

Tout fut tenté à maintes reprises mais sans résultats, ils savaient aussi bien que moi que toute action devenait inutile, la peur était là en permanence. Comment décevoir des personnes face à un tel danger ?

Qui peut, lors d'une telle détresse, venir en aide au supplice d'un tel abandon ?

J'allais vers les chemins de la résignation, je restais sans réponse à des destinées atroces et abandonnées à elles-mêmes.

Plus dur encore était de transmettre leur message funeste à ces femmes, dont les yeux étaient remplis de désespoir.

Enfin la question était aussi posée concernant les amies pour lesquelles nous nous faisons du souci : « *Petit-homme /Männle* » (c'était mon nom pendant mes années d'études), « *Petit-homme, dois-je aller avec elles ?* », « *Petit-homme, que ferais-tu ?* »

Que de questions posées ! La majorité de mes réponses ne faisaient pas le poids. Devais-je mentir ?

Quelque chose comme de l'absence de volonté traversa mon âme pendant un court moment. Pas longtemps, pas profondément, juste un bref instant, quelque chose venait de m'interpeller pendant un instant, jusqu'au moment où je pensais à ma femme et je dis : « *Des conseils, nous ne pourrions pas en donner.* »

- « *Que ferais-tu ?* »

Je la regardais. Elle me répondit la vérité qui était difficile à exprimer.

Je ne pouvais pas la laisser seule ! C'était un point de vue personnel, puisque personne n'avait besoin de se diriger, pourtant cela aurait été bien pour nous d'avoir à être dirigé !

Je ne le disais pas, persuadé de ce prétexte. Une partie au moins de chaque famille devait être gardée et protégée pour rester avec les enfants.

Je sais que, dans tout malheur, cela aurait été rassurant et aurait grandi l'âme, si cela avait été le cas, lorsque le père ou la mère était accompagné vers le chemin du martyr.

Les parents sont pour les enfants une unité que seule la mort peut déchirer.

Je le sais aussi ; je le sus lorsque j'ai parlé avec mes amis de cette manière de voir, ils la partagèrent. Ils n'abandonnèrent pas leur femme, ils l'accompagnèrent. Ceci était l'aide du médecin au combat, au moment du départ des transports des déportés. Ils ne devaient pas suivre des instructions ou des recommandations. Ils suivirent leur conscience et accompagnèrent leurs épouses en toute liberté.

Nous n'avons plus rien appris d'eux et rien entendu de ces transports !

Vous aussi mes chers lecteurs, honorez ces hommes qui se sont eux-mêmes sacrifiés par fidélité.

Je sais bien que ma réponse à cette tragédie finale a pu s'enraciner en moi. Je dois l'assumer. Mais seulement l'un des vôtres peut se permettre de me jeter la pierre s'il a vécu lui-même une telle tragédie. S'il se levait vers moi, je ne serais pas ébranlé. Aujourd'hui comme hier je réagis de la même façon.

Cette épreuve resta vivante en moi, ce souvenir je ne me plaignais pas de l'avoir vécu, également devant le juge suprême.

Ma conscience parla pour moi en homme libre. En dehors de cette conscience il n'y a pas de juge dans ce domaine et dans le monde.

Le déporté qui prit la place de Mme Weist

Dès à présent me suit la dernière scène de cette grande tragédie qui se joua à travers le monde entier, la réalité est que le peuple juif est un peuple héroïque.

Obéissez-moi, je vais vous conduire dans une baraque où les sombres pièces sont remplies d'êtres-humains.

Derrière la masse d'hommes et de femmes déjà amorphes, il y a seulement un petit nombre à ne pas se reconnaître comme tel.

Ils ont le regard fixe, ils se dressent, s'interrogent avec des questions, le visage éteint, les yeux tristes, ils se mettent en avant.

De certains yeux jaillissaient les lumières d'un autre monde !

Ils savaient tous pour quelles raisons ils seraient appelés, lorsque les camions seraient là pour les embarquer.

L'air est étouffant dans les pièces obscures poussiéreuses.

Voyez-vous les femmes, comme elles pleurent et tentent de s'agripper les unes aux autres ?

Voyez-vous devant, à droite, une chose curieuse. Une femme est assise, elle est amère, elle pleure. Est-elle isolée ? Y-a-t-il un événement exceptionnel qui lui soit arrivé ? C'est Mme Weist.

Que se passe-t-il avec cette pauvre femme ? Regardez le responsable de la sûreté, il s'approche d'elle avant d'appeler les sacrifiés, selon la liste de contrôle d'appel.

Nous le voyons, il murmure à son oreille, il relit quelques noms. Les noms des *heureux* qui seront renvoyés vers les baraques ; ils sont pour cette fois sauvés, ils doivent encore attendre.

Voyez-vous là-bas ce garçon blême ? C'est un jeune homme amaigri, il a deux yeux bleus clairs et, malgré sa libération, son regard est triste.

Il est très faible, je le connais. Il est de l'une des baraques où les gens souffrent de malnutrition ; il souffre d'un œdème de famine. Je le connais aussi de la scène. Il est artiste. Car on joue des spectacles sur un podium en bois, avec des couvertures du camp en guise de coulisses, du carton peint sert de décors et rideaux.

Là-bas une lourde atmosphère est respirée, il y a la cohue dans la salle des spectacles et l'on suit avec seulement des rêves insensés le processus de cette scène.

On est impressionné par cette situation grotesque du théâtre de Gurs.

Je ne vis ce jeune homme affamé qu'une seule fois, dans une seule pièce, c'est pourquoi je ne connais pas son nom d'acteur. Autrefois il était l'orateur des morts des guerres mondiales qui sortaient de leur tombe ; alors, il faisait des gestes de plaintes et d'exhortations pour s'échapper à la monotonie des vivants et pour les tenir en éveil.

Il était un interprète captivant et un orateur saisissant, dans la mesure où ce qu'il disait était vrai.

Nous l'avons vu, nous l'avons entendu et nous l'avons senti.

Il était parmi ceux qui étaient libérés. Il était dans un état lamentable et très faible.

Sa libération surprenante n'a rien changé à l'expression amère de son visage, ses grands yeux blêmes étaient blessés et vides.

Il ne m'écoula pas lorsque le responsable de la sécurité assis à côté de Madame Weist demanda bruyamment si quelqu'un, parmi les libérés, seraient prêt à aller à l'endroit où se trouve les personnes qui pleurent.

« Elle a reçu aujourd'hui un télégramme annonçant que son mari avait été retrouvé après des années d'attente d'un retour, et qu'il viendrait demain au camp. Personne n'est annoncé. ».

Mais cette femme devait partir dès à présent !

Une horrible atmosphère est dans l'air, plusieurs minutes. Ces instants vous incitent à vous taire. Chacun espère qu'une solution viendra de quelque part. Chacun craint d'entendre la sommation de partir ! Crainte et espoir se noient dans le silence et se transforment dans une tension angoissante !

Quelqu'un fixa son regard vers l'acteur ; il est célibataire, tous les autres libérés sont mariés, mais cela n'est pas connu.

Pourtant des regards invisibles se dirigèrent dans le silence vers le jeune acteur, ce dernier restait silencieux.

Il est probablement descendu dans les profondeurs de souvenirs et rêve d'une autre liberté qui est plus belle que celle qu'il vient de gagner.

« Alors, personne ne se présente ? » C'est la voix cassante d'un des chefs qui exprime à la fois la peur et l'espoir, sans donner un avis. Dans le silence il repart après une courte pause vers ceux qui pleurent. *« Alors, vous devrez partir avec eux ! »* dit-il impérieusement.

Mais veuillez regarder le libéré. Sa vision s'éveille, la voix n'a pas rebondi sur lui. Elle l'a réveillé, il voit des regards qui questionnent aussi en direction du chef et il répond à des questions inattendues.

« Voulez-vous, pour les pauvres, partir avec eux ? »

Pendant un long silence, les visages des uns et des autres se déplacent doucement et on peut voir alors ou deviner ce qui se passe dans leurs esprits.

Il voit dans leur âme, il regarde autour de lui, il lutte pour la vie et finalement il secoue la tête en sanglotant.

Comment sommes-nous trompés ? Cette femme tombe en sanglots et s'effondre.

En silence nous comprenons le jeune homme, en silence nous comprenons cette femme brisée, aucun ne peut trouver personnellement la bonne décision. Nous entendons alors une phrase courte et précise du chef : *« Maintenant, préparez-vous immédiatement ! ».*

Commence alors l'agitation d'un moment où l'on se lève, la préparation des bagages mais aussi l'angoisse que produit cette incompréhensible destinée de l'âme.

Enfin en dépit des ordres, quelque chose avait été libérée et amené dans une tristesse infinie.

Le paria resta là, debout, personne ne le repoussa mais il était néanmoins celui que l'on haïssait ; il est mis à l'écart, expulsé de cette communauté grouillante. Celle-ci partant sans lui, il lui restait juste à parcourir les ténèbres.

Observez, chers lecteurs, ce qui se passe pour le jeune homme. Il est tendu et fait un mouvement brusque de la tête. Il lève subitement la tête vers le haut ; voyez comme ses yeux commencent à s'illuminer.

Que se passe-t-il ? Regardez-le encore. Un souci s'éloigne-t-il de lui ?

Mais regardez-le sous les cils. Les yeux restent surnaturels ; et écoutez seulement le surnaturel qui parle doucement. Ecoutez sa voix.

Provenant d'un autre monde, subitement sa voix parle. Elle devient tendre, il épelle chaque mot, éloigné les uns des autres.

Seuls les trois mots sont prononcés par le messager. Il répète : « *je vais avec vous* ». « *Je vais avec vous* », cela retentit à travers des centaines de cœurs. « *Je vais avec vous* » ébranla tout le monde.

Pour tous ceux qui sont contraints de migrer vers la misère, cela devient-il plus facile à leur cœur ? Pour celles et ceux qui vont vers la mort, des mains se joignent vers eux, les rédempteurs s'agenouillent et embrassent celles et ceux qui sont envahis par de chaudes larmes.

Les noms des déportés sont appelés, ils sont les sacrifiés, les pauvres hères montent vers la mort, vers leur dernière souffrance.

Des camions partent dans la nuit en direction de la gare d'Oloron, puis d'Oloron à Nancy, et de là qui sait où ?

Question: quelles destinations ? Theresienstadt ? Mauthausen ? Auschwitz ? Buchenwald ? La question fut posée par tous, ils n'apprirent rien! Ils avaient disparu.

Ils avaient été fusillés, pendus, gazés, ou bien, ils furent brûlés !

Vous ne les verrez plus, vous n'entendrez plus parler d'eux, d'aucun de ces transports et rien non plus de ces héros.

Nous voulons nous taire, penser à eux. Ils vivront dans tous nos souvenirs tant que notre vie durera.

Ensuite ils rejoindront la masse des martyrs inconnus vers la tragédie la plus sordide de l'histoire des hommes, vers la violence faite au peuple juif pendant les années du national-socialisme et de la criminalité en Europe.

Dr Ludwig Mann

Traduction Henri Moos (Annecy, mars 2014)

Le docteur Mann est décédé en 1949, à l'âge de 75 ans, à Beaumont-de-Lomagne, où il semble qu'il avait trouvé refuge au lendemain de la guerre, avec sa famille. Ce psychiatre de renom vécut ses dernières années dans le plus grand dénuement.

Il compte parmi les figures les plus éminentes de l'histoire du camp.



**50^{ème} anniversaire de mariage « Noces d'Or »
de Julius & Emma WACHENHEIMER**

Camp de GURS

17 décembre 1940

1^{er} rang : Max(Mau) WACHENHEIMER, Bertha RINDSBERG,
Margot STRAUSS, Emma WACHENHEIMER, Julius WACHENHEIMER, Edith STRAUSS
Meta STRAUSS, Lina WACHENHEIMER.

2^{ème} rang : 1er & 2^e inconnus, Willie STRAUSS,
Amanda STRAUSS, Max STRAUSS, Hilda WEIL, Théo WEIL.

3^{ème} rang : Kaethe, Oskar, Hilde GUNZBURGER-CAHN,
4^e & 5^e inconnus, Ella & Hugo WACHENHEIMER